

JACQUES MARLIER

NOSY AKOHO

Roman

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-221-1

Dépôt légal : juillet 2022

La terrasse de Léon

Une côte bordée par l'océan Indien, un village perdu dans la brousse malgache, des cases en terre, en bois, en bambous, en tôles, des poules, des chiens galeux, des manguiers, des papayers, des cocotiers et des jaquiers. Une odeur de cadavre, un animal venu mourir dans un buisson. Cette puanteur sera vite effacée ; les charognards vont s'en repaître. Sous le soleil brûlant, les cris des enfants qui jouent n'arrivent pas à couvrir le chant cadencé des femmes qui martèlent le riz paddy de leurs pilons en bois. Ce rythme rapide et joyeux est le cœur du village. Il répond à celui, plus lent, plus grave et menaçant de la houle sur les brisants de la côte. Les femmes portent sur leurs épaules un *lamba* blanc qui met en valeur le soyeux de leur peau et leurs cheveux finement tressés. Les cases sur pilotis, bordent la seule rue et les chemins en terre rouge.

La ville est à une centaine de kilomètres d'une piste incertaine, souvent coupée par les pluies, les fondrières de boue rouge et les rumeurs d'éruptions populaires. Quelques Européens se sont égarés dans ce coin ignoré du monde. Ils vivent ici à la poursuite de leurs rêves quand ce n'est pas leur passé qui les poursuit.

Le point de rassemblement, le lieu des échanges, le centre des délires dus à l'alcool, au palu et au soleil qui tape sur les crânes, c'est la terrasse de Léon. Léon, c'est le Chinois qui tient le seul hôtel-restaurant-épicerie à cent kilomètres à la ronde. Ici, on appelle Chinois toute personne d'origine asiatique. Léon, de son vrai nom Lee Hong, est peut-être Vietnamien ou cambodgien, qu'importe ! Ici, ça n'a pas d'importance.

À Faganantsoa, le passé ne compte plus. Il s'est évanoui dans le brouillard du temps.

À Faganantsoa, la terrasse de Léon rend possible de le réinventer, de le reraconter, de le transformer. La terrasse de Léon permet à ces hommes de devenir ce qu'ils ont toujours voulu être. Il n'y a de vérité que celle qu'ils énoncent parfois après quelques verres de Pernod. Personne n'est dupe. Dans la chaleur de la nuit tropicale, on feint de les croire. Peut-on faire autrement ?

Le soir, l'air est moite sur la terrasse de Léon. Les lampes à pétrole, diffusent une lumière jaune. Elles laissent échapper quelques fumerolles noires dont l'odeur de pétrole brûlé est dispersée par le souffle de l'alizée. Les insectes les entourent d'un nuage dense, mouvant et bourdonnant. Un Malgache passe et propose des têtes en bois sculpté. Antoine Mondoloni marchande, juste pour le plaisir. Il se prend au jeu et une tête de femme en palissandre reste à ses côtés pour cinquante francs CFA. Il caresse lentement le bois, apprécie le grain et se laisse séduire par la beauté qui est celle des femmes du pays. Deux ou trois filles bavardent dans un coin. Elles attendent que les paroles s'apaisent, que la nostalgie se pose sur les épaules des gars esseulés. Elles leur donneront une brève illusion et rêveront à un possible inaccessible.

Roger Lanteri n'est pas là ce soir. Il est parti à Tamatave s'approvisionner au marché de gros. C'est à la fois, le messager, le lien avec le reste du monde, l'illusionniste parfois. Avec son camion, il va de village en village. Il les fournit en sacs de riz, en conserves, en pétrole. Il apporte ce que l'on ne trouve pas sur place. Ce porteur de nouvelles a une grande importance aux yeux de la petite communauté de Faganantsoa. De taille moyenne, il a le verbe haut, les yeux rieurs surmontés de sourcils épais. Ses cheveux, gras et ondulés, virent au gris. Il porte une saharienne kaki avec des poches garnies d'une blague à tabac *Caporal*, de papier à rouler *Job* et de boîtes d'allumettes *Three Stars*. Ses pantalons en toile brune le protègent des moustiques.

Ce soir, sur la terrasse, ils se répètent la dernière « imagination » de Roger. Autrefois, il a été pilote de l'Aéropostale tel Saint-Ex. Il était connu pour maîtriser les rase-mottes. Un jour où il avait un peu bu, il avait parié de voler à l'envers juste au-dessus des dunes. Eh bien ! figurez-vous qu'il a réussi ! Devant la stupéfaction de ses auditeurs, il avait poursuivi en fixant ses compagnons de terrasse d'un regard qui interdisait le doute : il

ne s'était pas rendu compte qu'il avait volé trop bas. Sa compagne avait été obligée de lui retirer des petits graviers du crâne avec une pince à épiler. Ils avaient fait mine d'y croire. Ce soir, ils sont dubitatifs, mais ils connaissent la règle : s'ils y croient, on les croira eux aussi.

Loïc Cloarec prend la parole.

— Si le temps se maintient, demain, j'irai chasser le croco.

Un silence ponctue cette déclaration. Une peau de croco, ça rapporte. Léon les achète un bon prix. Il les revend à Charles Hoareau, le Réunionnais. Celui-ci fait la tournée des villages ; il fait toujours une halte à Faga comme disent les Français de la région. Un soir, sur la terrasse de Léon, il avait un peu bu contrairement à son habitude. Il s'était pris au jeu du récit le plus fabuleux. Il avait révélé être sur la piste du trésor du pirate Olivier Levavasseur. Triste épisode de l'histoire réunionnaise. Capturé par trahison, il avait été pendu et enterré dans la ville de Saint-Paul. Il avait laissé un grimoire à clés indiquant l'emplacement de son trésor. Nombreux étaient ceux qui, l'imagination en feu, s'étaient lancés à la recherche du magot. Ils avaient cherché partout, où ce pirate, surnommé la Buse, avait sévi au XVIIIe siècle. Charles se faisait fort de le retrouver. Nul n'était parvenu à déchiffrer le célèbre cryptogramme. L'auditoire pressait Charles de dévoiler ce qu'il savait. Il avait répondu par un silence entendu.

Marcel Levadoux ne dit rien. Il ne dit jamais rien quand il boit. Il pense peut-être. Est-ce à son Auvergne natale ? Est-ce à Angèle qui n'a pas voulu de lui. Ou ne s'appelait-elle pas Solange ? Après cinq Pernod, il ne le sait plus.

Léon suit tout ça de loin. Contrairement à ses confrères en épicerie, il ne fait jamais crédit. La vie est tellement incertaine dans ces contrées. Le paludisme fait des ravages et quand ce n'est pas le palu, ce sont les *fahavalo*, les rebelles malgaches, avec leurs sagaies. Il y a aussi les requins, les crocos et les accidents de chasse. Léon est un pessimiste avisé et prudent. Quoique... Une fois, il était parti s'approvisionner dans la grande ville à cent kilomètres, il avait perdu sa voiture avec son chargement au jeu. Sa femme furieuse l'avait menacé de faire appel à sa famille. Il avait juré de ne plus jamais jouer. Depuis, c'était Roger et son Dodge vert foncé, qui lui livrait la marchandise.

Les clients sont partis. Léon fait ses comptes à la lueur d'une bougie. Les ombres dansent. La terrasse est vide. Il ne

reste que trois tables et leurs chaises. Le bruit de la nuit a remplacé les paroles des hommes. Le chant des grillons, le bourdonnement des insectes, le cri des crapauds-buffles, les hululements des oiseaux nocturnes arrivent à dominer le fracas de la houle qui s'écrase sur les coraux à quelques encablures de la côte. La terrasse de Léon s'imprègne de la nuit pour nourrir les esprits des hôtes du lendemain.

Demain, Roger devrait arriver avec des provisions que chacun attend avec impatience. Roger est toujours porteur de nouvelles de Madagascar et du Monde. La dernière fois, il a rapporté que la situation à Tamatave s'était singulièrement détériorée. Il y avait eu des affrontements entre soldats sénégalais et la population de *Tanambao*, le quartier pauvre de Tamatave. Les autorités craignaient pour la tranquillité du pays. Faudra-t-il prendre des précautions et entrer dans une ère de méfiance ?

Joséphine

Joséphine est seule ce soir dans sa grande maison vide. Elle est seule avec les fantômes de sa vie passée. André est parti. Il est parti avec Mina, la petite Malgache. Joséphine se sent coupable. André ne lui a pas pardonné d'avoir cédé à Lionel. Il n'a pas compris qu'elle n'était pas consentante. Il avait usé de cette herbe qui annihile toute volonté. Il avait dû se la procurer au marché auprès de cette vieille édentée, toujours assise sur sa natte crasseuse, entourée de ses bœufs. Le peuple se moque de cette vieille sorcière tout en la craignant. Joséphine n'avait gardé qu'un souvenir confus de cette relation. Un soir sur la terrasse de Léon, alors que quelqu'un émettait un doute sur sa sexualité, Lionel, dans l'ivresse générale, s'était vanté de l'avoir séduite. Il avait bêtement oublié la présence d'André. Ce dernier avait donné deux jours à Lionel pour déguerpir. Le lendemain, il avait disparu. C'était, il y a quatre ans déjà. Il y avait d'abord eu, deux années de souffrances à subir les scènes de son mari, à marcher dans la rue sous les regards apitoyés. André revenait ivre et la traitait de tous les noms. Puis, il était parti avec Mina. Il devait se rendre à Tamatave pour une histoire de papiers. Il n'était pas revenu. Cela faisait deux ans maintenant. Deux ans dans l'espérance d'un retour, deux ans de silence, à part une lettre qui lui disait de ne pas l'attendre. Devant son désarroi et son désespoir, Roger avait invité le chauffeur du taxi-brousse à révéler à Joséphine ce qu'il savait : Mina était partie retrouver André à Tamatave. Le premier choc passé, Joséphine avait pu s'installer dans sa nouvelle vie. Elle ne savait pas bien si c'était celle d'une femme humiliée ou celle d'une femme libérée.

Depuis, elle vit seule dans cette maison où résonnent encore les injures d'André. Elle a trouvé refuge dans la foi. Après Lionel, le fourbe et André, le violent, Joséphine avait besoin

de pureté, de sérénité. Peu à peu, son attitude a changé. Elle a redressé sa silhouette. Elle est devenue celle à qui, ceux de la terrasse, viennent se confier quand le blues fait trop mal à l'âme. Pourtant, ils ont Paul, le prêtre pour se livrer et se rassurer. Paul, ce nom sonne avec douceur à ses oreilles. Il a été son consolateur, son soutien et auprès de lui, elle connaît des moments de bonheur. Ils ne forment pas vraiment un couple. Pour elle, ce n'est pas possible. Elle attend toujours le retour d'André. Lorsque le camion de Roger arrive de Tamatave, chargé de marchandises, elle guette la place du passager. Elle ne sait pas si c'est l'espoir ou la crainte qui étirent son cœur. Peut-être les deux. Et puis même s'il revenait, pourrait-elle effacer le passé, les crises, les humiliations ? Elle n'en est pas sûre. Pour le moment, elle se refuse à penser à une vie de couple avec Paul, même si par moments, c'est ce qu'elle vit avec lui. Il ne semble pas non plus, vouloir consolider leur relation.

André, elle l'a connu à Lyon, à l'école Normale. Bien que nommés dans des villes différentes, ils ont vécu le grand amour. Pour mettre fin à leur séparation, ils se sont mariés et ont demandé une mutation dans un lieu qui n'était réclamé par personne. Ce fut Faganantsoa. Le double poste était assorti de primes attrayantes. Elles leur permettraient de sortir de cette semi-misère qui les enchaînait à leur condition.

Joséphine songe à tout cela en laissant son regard parcourir la pièce. C'est sa maison. Elle n'a pas voulu la quitter malgré le départ d'André. Les murs sont en dur. Au-dehors, ils sont d'une couleur incertaine après avoir été blancs. La terrasse fait le tour de la maison. André a construit une cuisine et une douche. Sur le toit, au-dessus de la douche, un fût de 200 litres contient l'eau pour la cuisine et la toilette. La toiture en tôles rouillées vibre et crie les jours de grand vent. L'odeur du pétrole, celui des lampes, remplit les pièces. Le fond sonore de la nuit s'effacera lentement avec le jour. Les appels, le grincement des charrettes, le meuglement des bêtes, les mouvements des passants vont couvrir les bruits de la nuit et le silence de la solitude. En attendant le jour, Joséphine retarde le moment d'aller se coucher. Dans ce lit, les souvenirs sont plus douloureux. Parfois, ils sont si intenses qu'elle les fuit en se réfugiant auprès de Paul.

Elle se revoit avec André, Lionel et Roger jouant aux cartes, allant à la pêche ou à la découverte d'un endroit singulier. Ils

riaient, buvaient, plaisantaient. Parfois, avec nostalgie, ils écoutaient sur le phonographe, les quelques disques emportés de France. André Claveau, Luis Mariano, Tino Rossi, Line Renaud leur imposaient une gravité nostalgique. Et soudain, Lionel avait tout gâché. Elle voyait bien son regard s'attarder sur sa poitrine. Cela la gênait et la flattait en même temps. Un jour, il devait avoir pris une décoction de ces plantes qui rendent audacieux, il lui avait déclaré ses sentiments. Elle avait ri, feignant de prendre cela pour une plaisanterie. Ensuite, il n'en avait plus parlé. Avec le temps, elle avait pensé qu'il s'agissait d'un délire passager. Lionel avait profité d'un voyage d'André à Tamatave pour s'inviter chez elle. Il apportait des bonbons tamarins qu'il avait préparés lui-même. Elle lui avait offert à boire comme le voulait la courtoisie locale. Elle avait goûté les petites boules à base de fruits de tamarinier enrobées de sucre roux. Lionel s'était rapproché d'elle. Elle avait été incapable de lui résister. Elle avait même pris du plaisir à leur étreinte. Sous la pression de Joséphine, il avait fini par avouer avoir ajouté un peu de la plante « qui dit oui » à sa recette. Elle lui avait fait jurer de garder secret ce qu'elle avait appelé un accident en le menaçant de tout dire à André. Il s'était tu jusqu'à ce que l'alcool emporte sa raison.

Aujourd'hui, Roger va arriver à Faganantsoa avec son camion chargé de provisions. Joséphine se coiffe de sa capeline, couvre ses épaules d'un châle et se rend à l'église. André sera-t-il à la place du passager ?

Le retour

Le Dodge vert sombre de Roger Lanteri progresse lentement sur la piste qui mène à Faganantsoa. C'est un quatre-quatre, un vieux bahut réformé de l'armée après des années de service sur des terrains variés et risqués. Roger l'avait acheté pour quelques cacahuètes. Il avait passé des mois à le remettre pratiquement à neuf.

Sur cette piste incertaine, il croisera tout au plus une dizaine de véhicules. Des taxis-brousse, des camions chargés de madriers, d'autres chargés de manœuvres malgaches en route pour un chantier, un convoi militaire et, peut-être, la Land-Rover de Charles Hoareau en tournée de ramassage de peaux de bêtes pour ses clients tanneurs.

La veille, il s'est arrêté à Foulpointe au bord du grand fleuve *Onibe*. Le bac qui permet de traverser avait cessé son service. De toute façon, il est hors de question de cheminer la nuit sur la piste. Dès le point du jour, Roger a pris le premier bac.

La jungle enserme la piste. Elle veut la dévorer, la faire disparaître, reprendre sa place. De temps en temps, des branches balayent le parebrise. Le ciel est chargé de nuages, il pleuvra tout à l'heure de cette chaude, lourde et brève pluie tropicale. Par la fenêtre ouverte pénètrent des effluves mêlés de bois pourri, de fruits trop mûrs, de terre humide. Soudain le camion stoppe, la piste passe par un pont en bois. C'est l'expression minimaliste du pont : des rondins sur lesquels deux bandes de roulement sont posées. Roger descend pour inspecter l'ouvrage. A-t-il bougé depuis son dernier passage ? Peut-être un peu ; il n'est pas sûr. A-t-il le choix ?

Le Dodge s'engage lentement sur les deux bandes de roulement usées par la chaleur tropicale. La passerelle enjambe une ravine profonde, envahie de végétation. Il n'y a pas de parapets,

protections illusoire. Le craquement du bois a fait taire la jungle qui borde la piste. Des lémuriens curieux contemplant la scène du haut d'arbres immenses d'où pendent des lianes à fleurs blanches. Se souviennent-ils du jour où le pont, fragilisé par les crues, s'était écroulé sous le poids du vieux Dodge. Après la chute, Roger était resté prostré au volant, refusant d'entrer dans la triste réalité de cette catastrophe. Le bruit du moteur qui continuait à tourner, lui avait redonné du courage. Était-ce son dernier souffle ? Roger n'avait pas voulu abandonner son cher Dodge, son vieux compagnon de piste. Tenace, il était resté deux jours sur place, attendant des secours. Finalement, deux Land-Rover équipées de treuils avaient pu le tirer de là.

Aujourd'hui, il pense à la terrasse de Léon. Ce soir, il va retrouver ses potes de Faganantsoa. Ils forment une confrérie dont Léon est l'officiant. Ces apéros sont des moments de liberté où l'on raconte et se raconte. Ce soir ce sera à son tour d'être écouté. Il est porteur de nouvelles de Madagascar, de la France si loin et si lointaine, et du Monde. Tous les attendent impatiemment. La radio ne parvient pas à Faganantsoa.

Son passager vient de se réveiller. Silencieux, il observe la jungle. Son attention a été attirée par les mouvements de la végétation écartée par la fuite d'un gros animal. Un zébu, un sanglier, autre chose ? Roger prend conscience de la situation : Lionel Leconte est de retour. C'est lui qui aura la vedette ce soir, sur la terrasse de Léon. Il l'a abordé lorsqu'il s'approvisionnait au marché de gros. Il lui a demandé de le prendre dans son camion. Roger n'a pas pu refuser malgré ses doutes et son embarras. Cela fait quatre ans déjà que Lionel a disparu. À cause de lui, le couple d'André et Joséphine s'est déchiré jusqu'à la rupture. Lionel avait fui devant les dangereuses menaces d'André. Depuis, aucune nouvelle. Charles Hoareau affirme l'avoir aperçu à Saint-Pierre, une ville de l'île de la Réunion. Il avait vu Lionel discuter avec le Vieux dans la rue principale. Le Vieux, c'est ainsi qu'on appelle affectueusement, Henry de Monfreid que la presse surnomme le « dernier pirate ».

C'était juste avant que le Vieux ne prenne la mer à bord d'un voilier pour rejoindre l'île Maurice. Là-bas, on l'avait attendu en vain. Après plusieurs jours, on l'avait pensé perdu. Des recherches avaient été entreprises, sans succès. Puis son embarcation avait surgi au large de Tamatave. Il avait déclaré

s'être trompé de cap et avoir erré sur l'Océan. Eu égard à sa renommée et son âge, on avait fait mine de le croire.

Sur la terrasse de Léon, certains pensent que Lionel a fait partie de l'équipage. Ils ajoutent que le vieux pirate s'était lancé dans une dernière aventure en guise d'adieu à sa vie mouvementée, peut-être pour gonfler les ventes de ses livres ou en prélude à une retraite consacrée à l'écriture.

Roger est inquiet. Que vient faire Lionel à Faga ? Il reste silencieux, ses yeux brillent en regardant la piste que suit le camion. Lionel est un blond au cheveu fin se raréfiant. Il paraît encore jeune. Ses yeux bleus sont toujours en alerte. Sa curiosité, son nez pointu et sa voix aiguë incommodaient les batteurs de brousse de Faganantsoa. Il porte un short kaki et une chemise d'un vert brun crocodile.

Le Dodge transporte des marchandises. Certaines sont destinées à l'épicerie de Léon. Roger sait qu'il est attendu par tout Faganantsoa. Quelques minutes après avoir passé le pont de singe, il interpelle son passager :

— Tu te souviens de la fois où le pont s'est effondré ?

— Ouais. Ça a foutu un sacré bordel.

— Heureusement, j'ai pu sauver le camion et ma marchandise.

— C'était une sale situation. Tu t'en es bien sorti.

— On arrive bientôt.

— Je reconnais l'endroit.

— Ils vont être surpris de te revoir. Qu'est-ce que tu vas leur dire ?

— Qu'est-ce qu'ils savent sur moi ?

— Rien. Hoareau t'aurait aperçu en compagnie de Monfreid. Je ne me rappelle plus si c'était à Saint-Denis ou à Saint-Pierre.

— C'est tout ?

— C'était avant que le Vieux ne s'embarque dans cette pitoyable aventure et se perde en mer.

— Il y aurait tant de choses à dire sur le Vieux.

Le Dodge continue à avancer sur la piste en latérite rouge. Roger évite les profondes ornières de boue rouge. Elles peuvent être fatales à la direction du camion. Ils ne sont plus qu'à cinq kilomètres de Faganantsoa. Les rizières ont remplacé la jungle.

Des charrettes tirées par des zébus, acheminent lentement des hommes à l'air indifférent.

- Je te dépose quelque part ?
- Léon loue toujours des chambres ?
- À l'heure, à la journée ou à la semaine.
- Ça ira.

Le Dodge est à présent à l'entrée de la seule rue de Faganantsoa. Elle n'a pas de nom ni de numéros. On l'appelle la rue. Elle est animée par un va-et-vient de femmes en robes de couleur, avec le traditionnel châle blanc sur une épaule. Les hommes ont la tête couverte de chapeaux informes, leurs vêtements sont usés. Beaucoup portent des paniers sur la tête. Ils vont au marché ou en viennent. Tous échangent joyeusement des propos qui les font rire. Les odeurs de l'activité humaine ont remplacé celle de la végétation en décomposition. Cela sent la sueur, la bouse de zébu, le poisson, le gas-oil et les fruits trop mûrs. Le sol en latérite rouge est damé régulièrement par un vieux rouleau compresseur. Cela n'empêche pas des nuages de poussière rouge de se soulever au passage du camion. Les maisons en bois gris usé de soleil, sont recouvertes de tôles rouillées qui vont surchauffer les pièces et les esprits. L'épicerie de Léon fait exception. C'est un vieux bâtiment de la Compagnie des Indes. Il a été construit en pierres. Le jaune clair de sa façade s'est délavé. Malgré l'heure matinale, hommes et femmes, se dirigent vers le marché transportant les fruits, légumes et viandes qu'ils vont étaler sous le toit protecteur de cet espace ouvert au vent où résonne la musique colorée de la langue malgache.

Ce soir, sur la terrasse, ils vont s'interroger sur le retour de Lionel, sur les événements de Tamatave et sur leur avenir.